

Frédérique Clémentçon  
L'hiver dans  
la bouche

roman



« On devrait pouvoir  
se souvenir de tout. »

Flammarion

# L'hiver dans la bouche

« Tu sais, je crois que tu devrais changer ta manière de t'habiller. » Ce reproche, aussi cruel que banal, c'est Antoine qui le fait à Jeanne, sa femme. S'ensuit une courte conversation qui met fin à dix-huit années de mariage.

Deux ans plus tard, Jeanne s'envole pour New York. Un voyage qu'elle espère salubre. En quête des preuves d'un amour désavoué dont il ne reste peut-être plus rien, elle remonte le temps, jusqu'aux premières années d'une enfance peu aimable.

De son écriture inspirée, Frédérique Cléménçon ausculte nos sentiments, malmenés par le temps et le poids de la vie matérielle. Existe-t-il vraiment une « vie commune » ?

*Frédérique Cléménçon est l'auteur de deux romans publiés aux éditions de Minuit, Une saleté (1998, prix Robert Walser du premier roman) et Colonie (2003, prix Céléste et prix Gironde) et, plus récemment, aux éditions de L'Olivier, de Traques (2009) et Les Petits (2011, prix Boccace).*



Flammarion

L'hiver dans la bouche

## Du même auteur

*Une saleté*, Minuit, 1998 (prix Robert-Walser du premier roman).

*Colonie*, Minuit, 2003 (prix Céleste, prix Gironde).

*Traques*, L'Olivier, 2009.

*Les Petits*, L'Olivier, 2011 (prix Boccace).

Frédérique Clémenton

# L'hiver dans la bouche

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2016.  
ISBN : 978-2-0813-6223-9

- Jeanne ?
- Oui.
- Tu sais, je crois que tu devrais changer ta manière de t'habiller.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Que tu devrais faire des efforts.
- Comment ça, des efforts ?
- Tu pourrais te maquiller par exemple. Mettre du rouge à lèvres. C'est joli, le rouge à lèvres. Des jupes aussi, ou des robes. Tu n'en mets presque jamais. Tu as de jolies jambes.
- Je ne te plais plus ?
- Si.
- Mais tu regrettes que je ne cherche pas à te plaire davantage, c'est ça ? Oh, comme c'est mignon.
- Ne raille pas, je suis sérieux.
- Je vois ça.
- Écoute, je te dis juste que je regrette, parfois, de ne pas te voir porter des vêtements plus

féminins. Tu ne peux pas me reprocher de vouloir que la femme avec laquelle je vis soit belle, non ?

— Dis plutôt que tu t'es lassé de la femme que je suis devenue.

— Non, voyons, ce n'est pas ça.

— Mes cheveux blancs, mes rides, ne te plaisent plus, c'est ça ? Tu crois que je devrais teindre mes cheveux ? La plupart de mes amies m'ont raconté ça, tu sais, le moment où elles ont senti, dans le regard de l'homme avec lequel elles vivaient, qu'elles étaient devenues vieilles.

— Oh, tu fais un drame de tout. Ce que je t'ai dit n'a rien à voir avec ça.

— Alors, comme il est devenu difficile pour toi de me regarder sans penser que j'ai vieilli, tu me demandes de te le faire oublier.

— N'importe quoi.

— Je suis une femme de quarante-trois ans, Antoine, qui a eu deux enfants, et cela se voit, en effet. Certains hommes aiment ces marques-là, ce qu'elles racontent, ce qu'elles disent de la vie, du passé de celui qui les porte, ce qu'elles disent surtout de leur passé commun. Tu te souviens de cette phrase que Belmondo dit à Deneuve dans *La Sirène du Mississippi* ? Ton visage est un paysage.

— Et alors ? Je ne vois pas le rapport. Belmondo et Deneuve n'ont aucun passé commun, le visage de Deneuve n'a rien à lui raconter, rien d'autre à lui montrer que sa beauté. Je ne vois



pas où tu veux en venir. Mais peu importe. C'était une remarque sans importance, Jeanne, vraiment.

— Je crois au contraire que c'est important.

— Je n'ai fait que te parler de la manière, peut-être un peu trop négligée, c'est vrai, ou désinvolte, ou indifférente, je ne sais pas, dont tu t'habilles, c'est tout. Je ne fais pas ton procès et je ne dis pas que ton corps me répugne.

— Vieillir ne me réjouit pas, tu sais, mais ça ne m'effraie pas non plus. C'est la vie.

— Arrête un peu ton numéro de philosophe à deux balles, tu veux.

— Dis-moi, tu as croisé Marie ces derniers temps ?

— Non. Pourquoi ?

— Je croyais que vous deviez déjeuner ensemble la semaine dernière. Je pensais qu'elle t'avait parlé.

— Parlé de quoi ?

— De Thomas. J'ai du mal à croire que tu ne sais rien.

— Mais je ne sais rien.

— Elle ne t'a vraiment rien dit ?

— Avec Marie on devait se voir la semaine dernière, oui, à la brasserie du Lac, mais j'ai dû rester tard au boulot. C'était important, j'ai préféré annuler notre déjeuner. Je lui ai parlé deux minutes au téléphone, c'est tout, elle ne m'a rien dit, je te le jure. Qu'est-ce qui se passe ?

— Thomas est parti.

— Comment ça, parti ?

— Envolé, il y a trois semaines. Il a plaqué Marie du jour au lendemain. Ils revenaient de vacances, avaient fêté chez les parents de Marie l'anniversaire de la petite. Ils ont été invités chez des amis. Thomas s'est absenté pendant la soirée avec une fille que personne ne connaissait. Ils sont revenus deux heures plus tard et le lendemain il annonçait à Marie qu'il faisait ses valises. Elle est anéantie. Sa mère a débarqué chez elle la semaine dernière pour s'occuper des enfants.

— Je te jure que je n'en savais rien. Je suis désolé. Vraiment désolé. Mais je ne vois toujours pas le rapport avec notre discussion.

— Et il ne t'a rien dit ?

— Je te jure que non. Arrête avec ça.

— Et toi, tu ne lui as jamais rien dit à notre sujet ?

— Je ne comprends pas.

— Écoute, je te connais bien. Cette histoire de négligence n'est qu'un prétexte.

— N'importe quoi.

— Je ne crois pas. Il est plus confortable pour toi de prétendre que j'ai changé de manière coupable.

— Tu délires.

— De cette façon, tu auras toute latitude pour m'annoncer ce que je commence à entrapercevoir.

— Tu es vraiment cinglée. Tu prends tout de travers. Ce que j'essaie de te dire, c'est que je trouve que, depuis quelque temps, tu te laisses aller, c'est tout. Que tu ne prends pas soin de toi, et de moi. Je ne louvoie pas en disant ça. Je dis ce que je pense, qui n'est peut-être pas vrai après tout.

— Je me laisse aller. Je ne prends pas soin de toi. Tu veux bien m'expliquer ce que je dois comprendre parce que, vraiment, je ne vois pas ?

— Que tu as tort de sous-estimer les apparences, Jeanne, de mépriser le désir qu'on a de plaire et de séduire. Voilà. Rien de plus. Je suppose d'ailleurs que c'est pour cette raison que Thomas est parti. Reconnais que Marie a changé depuis la naissance de Paul.

— Donc vous en avez parlé.

— Je te dis que non.

— Écoute, je ne sous-estime pas les apparences mais il se trouve que tu me plais tel que tu es, quoi que tu fasses ou dises. Navrée de manquer à ce point d'imagination. Avoue que tu rêves d'autre chose, Antoine, ce que je peux concevoir, mais, par pitié, ne me rends pas responsable de ce qui t'arrive et qui a peu à voir avec moi.

— Je ne me sens pas coupable.

— Toi aussi, tu vieillis. Ton corps a changé. Des rides barrent ton front et tes tempes ont blanchi. Tu as même beaucoup plus de cheveux

blancs que moi. Ça ne me gêne pas. Ça te va bien. Ce que je vois, en te regardant, ces changements, ça ne m'inspire ni crainte ni dégoût. Au contraire, je te regarde vieillir avec tendresse. Tu n'as jamais été ému par ces vieux couples qu'on croise dans la rue, bras dessus bras dessous ?

— Quand je vois des vieux main dans la main, je pense à mes parents et ça me dégoûte. Je me demande quelle saloperie ils ont dû avaler pour tenir jusque-là et ce qu'ils ont fait à leurs enfants, les querelles, les mensonges, l'ennui mortel et les repas glaçants, un festival de trucs plus sordides les uns que les autres. La vie que mes parents ont eue est une incitation au monachisme. Des saletés, avec mon frère, on en a avalé des quantités, tu le sais bien. Non, vraiment, pas de quoi s'émouvoir, encore moins avoir envie de leur ressembler.

— Tu as changé, c'est drôle. Ou bien c'est moi qui n'avais rien remarqué.

— Je ne vois pas en quoi.

— Quels que soient tes griefs contre tes parents, tu posais autrefois sur les gens un regard plus doux. Pour quelle raison une telle longévité serait-elle nécessairement indigne ? sale ? lâche ? Tes parents ne sont sans doute pas un modèle mais, aujourd'hui, je le reconnais, je ne suis pas loin d'admirer leur ténacité.

— Mes parents sont restés ensemble par conformisme et parce qu'ils sont dégonflés, ce qui

revient au même. Tout conformisme est une lâcheté de toute façon. Ne me dis pas que tu envies leur façon de vivre, leur tiédeur. Tu as fui pour les mêmes raisons que moi, Jeanne.

— Tes parents, comme les miens, ne sont pas un modèle. Je ne suis pas naïve et je n'ai pas oublié ce à quoi j'ai tourné le dos.

— Que veux-tu dire alors ?

— Que sur ce point j'ai changé.

— Ah, tu vois.

— Ces petits vieux que je croise, et qui m'émeuvent, je me doute bien qu'ils n'ont pas toujours été élégants l'un envers l'autre, qu'ils ont sans doute sur la conscience quantité de trahisons, de lâchetés, de secrets peu glorieux dont ils se sont accommodés, mais je ne peux pas m'empêcher, malgré tout, de trouver cette longévité désirable. Qu'avons-nous de si exceptionnel après tout pour les juger avec tant de sévérité ? Je voudrais vieillir à tes côtés, Antoine. Je voudrais, dans dix ans, dans vingt ans, parler avec toi de la vie que nous avons eue, avec émerveillement, avec tendresse, et considérer nos erreurs, nos blessures, avec joie.

— Mais tu es devenue encore plus catho que le curé de mon enfance, ma parole ! Le mariage est une institution bourgeoise qui n'a pas grand rapport avec l'amour. Aucun rapport même.

— Merci de m'éclairer. Pourquoi te montrer odieux ?

— Je ne suis pas odieux. Je dis la vérité.

— Tu es l'homme que j'aime, Antoine, c'est tout. Et puis, pour en revenir à ce qui semble te préoccuper, tu es de mauvaise foi. Je ne suis pas à ce point indifférente à toute forme d'élégance, ni dépourvue de coquetterie.

— Peut-être.

— Un peu de courage, tu veux. Tu ne me désires plus, tu rêves d'autres femmes, d'autres corps que le mien. Tu crois que je ne l'ai pas compris ? Je ne fais partie d'aucune ligue de vertu, Antoine. Baise avec qui tu veux.

— Pourquoi m'insulter ?

— Je ne t'insulte pas. Je suppose que, si je te dis que je me moque de savoir avec qui tu t'envoies en l'air, tu y verras une nouvelle preuve de mon désintérêt pour toi, de mon désamour, même. Bon sang, Antoine, mais qu'est-ce qui t'arrive ? C'est la première fois que tu me fais ce genre de reproches.

— Ma remarque était assez insignifiante et tu en fais tout un plat.

— Crache le morceau, tu veux bien.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit.

— Moi, j'ai toujours aimé regarder le corps des hommes, leurs fesses, leurs épaules, je m'en suis délectée, je m'en délecte encore, et je ne voue aucun culte à la fidélité. Trompe-t-on celui ou celle avec qui on vit parce qu'on jouit avec un

autre ? Si je dois un jour te reprocher de m'avoir trahie, ce n'est pas de ça qu'il s'agira, et je crois bien que nous y sommes. Ce n'est donc pas contre ce que tu as dit que je me suis emportée.

— Contre quoi alors ?

— Je me suis emportée parce que tu me reproches quelque chose contre quoi je ne peux rien et que tu n'as pas le courage de l'admettre.

— Je ne te reproche rien. La remarque la plus insignifiante se transforme avec toi en montagne de problèmes. On ne peut plus discuter de rien.

— Avant, nous discussions de tout.

— Peut-être.

— Encore une fois, explique-moi ce qui ne va pas.

— Je ne te reproche rien, je te l'ai dit.

— Tu mens.

— Rien de grave, disons.

— On avance.

— Bon, disons, mais je me trompe peut-être, que tu n'attends plus rien.

— Je n'attends plus grand-chose de mon travail, nuance. Ce qui ne veut pas dire non plus que ça ne m'intéresse plus. Je t'en ai déjà parlé.

— Je sais, mais c'est autre chose. On dirait que tu n'as plus ni rêve ni ambition. Tu n'étais pas comme ça avant. Tu étais enthousiaste, curieuse de tout. Tu étais plus gaie aussi, plus souriante.

— Je te renvoie le compliment.

— Nous parlons de toi, là, pas de moi.

— Ne louvoie pas. Avant quoi donc ? Notre premier déménagement ? La naissance de nos enfants ? Ta traversée du désert ? Ton premier vrai boulot ?

— Je ne sais pas. C'est venu de manière progressive.

— Voyons. Nous vivons ensemble depuis presque vingt ans, nous avons deux enfants, des contraintes professionnelles ordinaires. La liberté qui était la nôtre quand nous étions jeunes s'est réduite mais ces privations, s'il faut raisonner en ces termes, nous sommes bien obligés de les accepter. On peut trouver ça triste, ou bien considérer les choses autrement. Je pense que tu trouves ça triste, en effet, et que tu rêves d'autre chose. Ce que tu vois, ou crois voir, est un piège dont tu veux te défaire, dans lequel tu penses être tombé.

— Non. Je dis simplement que je ne vois plus dans la vie que nous menons qu'une succession de contraintes, de choses accomplies sans plaisir.

— Il faut bien assumer ce que nous avons fait, non ? Veiller sur nos enfants, nous en occuper. On ne peut pas vivre comme on le faisait il y a vingt ans, sortir tous les soirs, improviser Dieu sait quoi au dernier moment, dormir quatre heures par nuit et bosser comme des dingues. Notre vie actuelle ne se résume pas à ce tableau sinistre, à une succession de corvées, si ?



— Non. Bien sûr que non. Mais il me semble que nous pourrions vivre autrement.

— Mais vivre comment à la fin ? Nous ne sommes pas rentiers. Ce n'est pas toujours simple pour moi non plus, Antoine, et j'aimerais parfois, moi aussi, être libérée de certaines obligations, mais on fait comment ? Tu le sais, toi ? À t'entendre, j'ai l'impression qu'il n'y a que toi qui fais des sacrifices. Et puis tu m'emmerdes à la fin ! Je ne me sens pas triste. Affairée, sans doute, peut-être trop. Mon boulot me satisfait moins qu'avant, c'est un fait. Peut-être est-ce une étape nécessaire, je l'ignore. Je voudrais reconsidérer certains aspects de ma vie actuelle et je pense que c'est possible.

— Je pense qu'il y a autre chose.

— Je pense que c'est possible ensemble.

— Je te dis qu'il y a autre chose. Que quelque chose cloche.

— Ton travail peut-être ? Ce travail pour lequel nous avons tous les deux tant sacrifié ?

— Tu as donc remarqué comme moi que nous menions une vie plus ennuyeuse qu'avant.

— Tu n'écoutes pas ce que je dis. Cela va te paraître curieux mais, quoique je puisse dire de mon boulot, je ne déteste pas la routine. Je trouve même qu'il y a de la beauté à certaines formes de répétition, comme on peut trouver de la beauté à toucher, à caresser, à respirer le corps vieilli de



N° d'édition : L.01ELJN000647.N001  
Dépôt légal : janvier 2016